dati, « coiffés de l'aigrette paludique et fulgurante », qui auraient été « chargés de niveler à coups de talons rituels les espaces défrichés par incendie des forêts ou gagnés sur les marais » — mais ce n'est pas à notre avis l'essentiel. Ce qui compte c'est que l'on n'hésite pas à explorer des voies nouvelles, que l'on affronte les problèmes toujours ouverts. W. A. Borgeaud fait œuvre de pionnier, cela comporte ses risques. Mais cela reste toujours suggestif, souvent convaincant, et c'est ainsi que peut progresser la science.

Dominique BRIQUEL.

Archéologie.

Jean-René JANNOT, *Les reliefs archaïques de Chiusi* (Collection de l'École française de Rome, 71) : Rome, 1984, 446 pages, 49 planches.

Quand après avoir lu la thèse de J.-R. JANNOT on relit le travail de F. PARIBENI sur le même sujet (*I rilievi Chiusini arcaici*, dans *S. E.*, 1938 et 1939) on ne peut qu'être frappé par le progrès énorme que représente la nouvelle étude. Progrès quantitatif certes, puisque J.-R. JANNOT, dans sa liste de 270 pièces, offre une cinquantaine de nouveautés, provenant surtout des riches collections de Palerme qu'il connaît particulièrement bien (et notons que ces nouveautés, si bien sûr elles concernent souvent de petits fragments, n'en sont pas pour autant à négliger : nous pensons par exemple au petit fragment C 32 qui permet de préciser que, dans certains cas au moins, « les banqueteurs ne se couronnaient pas eux-mêmes et que ce rite avait lieu au cours du banquet, non avant »). Mais surtout progrès qualitatif : par rapport à l'étude précise qu'offre J.-R. JANNOT de la technique d'incision, des styles des représentations, aux confrontations minutieuses qu'il propose, on voit combien restait sommaire — et contestable — le classement que proposait F. PARIBENI, fondé uniquement sur la forme des supports. J.-R. JANNOT pénètre en quelque sorte de l'intérieur le processus de fabrication de ces reliefs sculptés dans la *pietra fetida* locale, particulièrement tendre au moment de l'extraction : n'a-t-il pas manié le burin et la gouge à l'imitation des artisans étrusques et réalisé lui-même un relief dont la photo qu'il donne montre combien il s'est imprégné de la technique de ces monuments?

Le travail se subdivise en cinq parties : le catalogue (aboutissant à un classement de ces monuments par ateliers), une étude des supports (y compris de la signification qu'on peut leur attribuer), une étude stylistique (analysant les rapprochements possibles avec d'autres séries de matériels grecs et étrusques et en dégageant une perspective chronologique), une étude thématique des représentations et une dernière partie dégageant les conclusions qu'on peut en tirer sur la société et l'histoire de la cité. Dans cet ensemble on notera en particulier l'intérêt de la partie consacrée aux représentations. J.-R. JANNOT part du principe d'une cohérence fondamentale des scènes figurées et les analyse en fonction du cadre où cet art s'insère — soit des cérémonies funéraires. Parfois peut-être l'application de ce principe reste-t-elle problématique, comme l'auteur le reconnaît d'ailleurs lui-même (ainsi à propos des scènes de chasse ; aussi sans doute dans le cas des scènes dites de gynécée ou d'assemblées d'hommes), et il existe des exceptions

certaines (ainsi le si intéressant relief C I, avec une scène de retour de guerriers avec prisonniers et butin, qui ne saurait relater qu'un exploit du défunt). Il n'en reste pas moins certainement fondamentalement juste, et on ne peut que suivre l'auteur dans son refus de voir dans les scènes de banquet des scènes de la vie de l'au-delà et son interprétation comme un rappel des repas de funérailles. Plus originale encore est l'interprétation qu'il propose de plusieurs types de représentations (amazonomachies, silènes avec des personnages féminins, certaines scènes de jeux). Développant une approche qu'il avait amorcée dans les *Mélanges J. Heurgon* (Rome, 1976, p. 471 sq.) à propos d'un relief où il propose de reconnaître la poursuite des Boréades par les Harpyes venues souiller le repas de Phinée, J.-R. Jannot interprète souvent les scènes au second degré, comme représentant un mime, une sorte de ballet ou de jeu. L'hypothèse sera sans doute discutée — mais on ne peut assurément pas reprocher à l'auteur de ne pas la présenter d'une manière très argumentée, en faisant appel à des compétences en matière de musique et de danse qu'appréciera le lecteur !

Mais c'est évidemment avant tout par le catalogue — plus que par le détail des interprétations, faisant nécessairement leur part aux hypothèses, que cet ouvrage rendra service. Il reste certes quelques inexactitudes qui n'ont pas été corrigés. Nous pensons moins aux coquilles orthographiques qu'aux erreurs de légendes des illustrations, gênantes dans un travail de ce genre (A I, 5, a et b permutés ; *id.* pour CI 5, c et d ; CI 30, c pour d ; CII 3, b, c pour a, b ; CII 42, a pour c ; en 362 CIII 6 a et non 5 ; CIII 14, b pour c ; C'20, d et c permutés ; C'34, c et a permutés ; C'39, a et c pour c et d ; aussi C'41 photo inversée et pour D'I désignation des fragments dans le texte suivant un système différent de celui figurant dans les planches), ou encore à certaines références fautives (par exemple, p. 380, la scène de mariage figure en CI 30, non CI 21 : l'erreur est gênante ici dans la mesure où le thème n'est pas inclu dans l'index iconographique de la p. 435). Mais le lecteur pourra facilement corriger de telles inexactitudes sur son exemplaire, et ce ne sont que les scories d'un ouvrage qui a l'énorme mérite de mettre à la disposition de tous, sous une forme aisément accessible, une des séries les plus importantes de l'art étrusque archaïque. Le travail de J.-R. Jannot est un bon exemple de ces travaux exhaustifs sur des sujets relativement vastes, sans équivalent à l'étranger, qu'aura permis la forme traditionnelle de la thèse française.

Dominique Briquel.

Giovannangelo Camporeale, *La Caccia in Etruria* (Archaeologica, 50) : Rome, Giorgio Bretschneider, 1984, 204 pages, 70 pl. hors-texte.

Ce sont environ 180 représentations de chasses du domaine étrusque qui sont cataloguées dans cet ouvrage et classées d'abord selon un ordre chronologique, celui des cinq grandes périodes (villanovienne : p. 15-30 ; orientalisante : p. 31-80 ; archaïque : p. 81-142 ; classique : p. 143-172 ; hellénistique : p. 173-182, puis dans chaque période suivant les types de chasse (sanglier, cervidés, capridés, félins, lièvre, oiseaux, retour de la chasse) ; malheureusement, le classement se complique du fait que l'auteur introduit

dans les *considerazioni* qui terminent chaque période des objets supplémentaires généralement, mais pas toujours, étrangers au sujet (par exemple, des séries de centaures archaïques), mais aussi omet de reprendre certains objets de son catalogue qui relèvent de deux types de chasse (par exemple, le cratère 14 de la p. 85, pl. XXIX c, mentionné pour une chasse au sanglier, devrait être cité de nouveau p. 119 pour une chasse au lièvre) ; inversement, des représentations comme celles de la tombe tarquinienne du fondo Tarantola (pl. XLII a, p. 109) peuvent difficilement passer pour des scènes de chasse, de même qu'il est assez absurde de développer l'argument d'une chasse au lièvre sur le miroir de Bruxelles R 1277 (R. LAMBRECHTS, *Les miroirs étrusques et prénestins des Musées royaux d'Art et d'Histoire*, Bruxelles, 1978, n° 27 ; ici pl. LXVI b et p. 167) alors qu'il est notoire qu'une main inexpérimentée n'a fait que reproduire sur un flanc lisse certains éléments ornementaux du miroir de Mariemont étudié p. 158 (n° 3) et fig. 24, ou encore d'interpréter comme un *lagobolos* le *lituus* que tient le prêtre-agonothète du jeu de φ*ersu* sur la paroi de droite de la tombe des Augures (p. 139). Il nous semble donc que l'auteur a eu beaucoup de mal à cerner son sujet, malgré les excellentes précautions méthodologiques qu'il prend au départ (p. 10). De plus, l'absence d'illustration pour une bonne partie des objets et l'imprécision — habituelle dans la collection — de l'appareil bibliographique, ne facilitent pas la lecture.

Cependant, les éléments positifs de ce travail sont nombreux : signalons d'abord le recours fréquent aux textes cynégétiques antiques, qui ne sont pas cités seulement dans l'introduction pour créeér un faux-semblant de pluridisciplinarité, mais servent souvent dans le corps de l'ouvrage à éclairer des points techniques précis : par exemple, Xénophon permet de remarquer que l'une des scènes de la tombe *della Caccia e Pesca* représente une chasse vespérale où les chiens fatigués cherchent un lièvre dans le même état (p. 126). Ensuite, chaque objet est étudié dans son contexte (quand il est connu) et sa chronologie précise, avec une excellente mise à jour bibliographique ; sans doute cette partie de chaque sous-chapitre, que suit une description minutieuse de chaque scène, est-elle trop longue, mais elle est indispensable et permet un progrès par rapport aux *Jagddarstellungen auf griechischen Vasen* de K. SCHAUENBURG (Hambourg-Berlin, 1969) : en prenant en considération le type d'objet qui sert de support à la représentation (fourreaux et rasoirs au villanovien, bucchero gravé ou bijoux d'or décorés à la granulation à l'orientalisant, vases peints et tombes peintes à l'archaïque, scarabées, miroirs et cistes au post-archaïque, urnes à l'époque hellénistique) et en tenant compte des contextes de découverte, mobilier d'accompagnement et inscriptions funéraires, l'auteur montre facilement que toutes les chasses, même si statistiquement certaines paraissent moins en vogue à certaines époques, sont liées aux activités de ce *ceto aristocratico* qui est le point commun de la plupart des études italiennes récentes : même quand la chasse semble s'être banalisée, c'est-à-dire quand le lièvre est plus représenté que le sanglier, elle figure sur des objets typiques de l'aristocratie, par exemple, des scarabées, ou sur des cistes et miroirs qui s'adressent de toute manière à des classes aisées ; la remarque est certes un peu banale, mais cette étude

a le mérite de l'asseoir sur des bases matérielles solides ; nous serions pour notre part allé un peu plus loin, surtout à partir de la remarque souvent faite dans les deux derniers chapitres, que la chasse mythologique prend le pas sur les représentations réalistes tout en s'introduisant avec un autre sens (triomphe de l'amour par exemple, p. 151-153) dans le *mundus muliebris*, en remarquant que si l'affirmation d'une aristocratie guerrière et chasseresse dès le IX^e^ siècle se manifeste, entre autres, dans les scènes répertoriées, c'est aussi sa dissolution au sein d'une bourgeoisie qu'il faut voir dans les représentations du IV^e^ siècle et sans doute dès le V^e^, parallèlement à la banalisation des mobiliers funéraires.

Pour nous résumer, tout en faisant généralement bien la part entre les représentations mythologiques et réalistes de la chasse, et en analysant finement les contaminations entre elles, mais en sous-estimant souvent le rôle purement ornemental de nombreuses figurations, surtout tardives, G. Camporeale a accompli un travail très profitable dont on regrette surtout qu'il n'aboutisse pas à des conclusions plus fermes et plus détaillées.

Richard Adam.

Simonetta Stopponi, *La tomba della « Scrofa nera »* : Rome, Giorgio Bretschneider, 1983, 123 pages in-4°, 27 planches.

Quarante et unième volume de la collection *Archeologia* (voir ci-dessus), le livre de S. Stopponi, préfacé par Mario Torelli, est une importante contribution à l'histoire et à la compréhension de la peinture tarquinienne (et donc étrusque) archaïque. Non que la tombe de la *scrofa nera* soit nouvelle, puisque Dennis, dans ses *Cities and Cemeteries of Etruria* de 1848 en parle déjà, mais elle fut bouchée, redécouverte en 1959 par la mission Lerici, fouillée en 1960 ; elle subit de graves déprédations et ne tarda pas à se trouver en très mauvais état. Dès la même année, elle était détachée, restaurée puis, après un court séjour à la Villa Giulia, rapportée au Musée de Tarquinia.

La tombe n'offre aucune particularité notable si on la compare à toutes celles de la période 550-450 : c'est une simple chambre décorée d'une scène de banquet continue analogue, dans ses grandes lignes, à toutes les scènes de banquet tarquiniennes ; sur le fronton de la paroi du fond figure une scène de chasse : une énorme laie noire (d'où le nom de la tombe) est attaquée par des hommes et un chien.

La chambre est toute proche de la tombe Francesca Giustiniani généralement datée entre 450 et 425. Elle est en très mauvais état de conservation. Ce qu'il en reste permet néanmoins une étude pertinente. Celle-ci est menée avec beaucoup de rigueur par M^me^ Stopponi qui suit un plan très classique : description de la tombe (architecture et peinture) ; étude technique ; exégèse (étude des différents thèmes) ; style et chronologie. Conformément aux tendances qui prévalent depuis une vingtaine d'années, elle ne se limite pas à l'étude artistique et archéologique mais parvient aussi à caractériser le peintre, son milieu et celui de la clientèle qui existait pour ce genre de monuments.

L'étude archéologique et stylistique, menée selon les meilleurs critères de ce genre de recherche, aboutit à situer les peintures aux environs de 460,

c'est-à-dire dans le milieu de la seconde phase de la peinture tarquinienne archaïque et non, comme une moitié de la critique l'avait cru, un siècle plus tard. Cette datation haute est confirmée par la place qu'occupe l'œuvre dans la chronologie de la peinture tarquinienne (tableau, p. 97). L'auteur cerne la personnalité de l'artiste. C'est un Étrusque, encore conservateur, mais sensible à l'innovation qui vient de Grèce. « Egli », ajoute-t-elle p. 95, « appartiene a quel gruppo di abili artigiani che, pur esprimendo in un ambiente di grande vivacità culturale ciascuno un proprio carattere artistico, collaborano all'interno delle botteghe locali operanti su commissione di una clientela ben sicura delle sue richieste ».

La clientèle en question est, bien sûr, celle de la classe dirigeante (on identifie, à travers la peinture, cinquante à cinquante-sept familles de 550 à 500, avec cent quatorze tombes peintes, contre dix puis neuf, entre 500 et 450, avec vingt et dix-sept). Largement hellénisée, elle s'adresse à des ateliers, généralement fondés par des Grecs, où travaillent ensemble des maîtres et des élèves, des Hellènes et des Étrusques. Ces conclusions rejoignent celles de M^me^ Rouveret ainsi que celles de J. R. Jannot à propos des reliefs archaïques de Chiusi.

C'est par de tels ouvrages que progresse rapidement notre connaissance de l'art et de la société étrusques. Celui-ci figurera parmi les plus utiles.

Alain Hus.

Carlo Tronchetti, *Ceramica attica a figure nere, Grand vasi, Anfore, Pelikai, Crateri*, Rome, Giorgio Bretschneider, 1983, XI-150 pages, LVIII planches.

Trente-deuxième volume de la collection *Archeologica* qui poursuit une carrière encore brève mais pleine de succès, ce volume s'inscrit dans la série *Materiale del Museo archeologico nazionale di Tarquinia* dont elle constitue le cinquième volume. Infatigable, Mario Torelli continue à diriger une excellente équipe qui fait diligence. Cette étude vient compléter (ou plutôt aurait du précéder) celle que Lucrezia Campus avait consacrée aux petits vases et aux vases plastiques (voir *R. É. L.*, 59, 1981, p. 435). La publication de toute la céramique — grecque et étrusque — du Musée est désormais en voie d'achèvement.

L'étude (dans le détail de laquelle il serait oiseux d'entrer ici) se présente sous la forme d'une introduction et d'un catalogue. La première est courte (19 pages) et ne prétend pas à l'originalité mais pose clairement les problèmes classiques dans ce genre d'exposé : contexte archéologique, économique et muséographique, chronologie, attribution, thématique, etc. Le second répertorie cinquante-cinq vases classés chronologiquement, et attribués, soit à un peintre, soit à un groupe lorsque celà est possible ; chaque « fiche » se compose de trois parties : données techniques (brève), description (longue et détaillée), discussion et datation (assez courte).

La plupart de ces vases étant inédits, cet ouvrage rendra les plus grands services. L'iconographie, de qualité technique très moyenne, présente l'incon-

vénient de ne fournir que deux vues globales par vase alors que des illustrations de détail (au trait ou par photographie) auraient été les bienvenues.

Alain Hus.

Walter Pagnotta, *L'Antiquarium di Castiglione del Lago e l'ager Clusinus orientale* (coll. « Archaeologia Perusina », 1) : Rome, Giorgio Bretschneider, 1984, 140 pages, 59 planches hors-texte et un dépliant.

Après la Sicile, la Vénétie et les collections de Tarquinia, G. Bretschneider inaugure avec ce volume une nouvelle série de monographies archéologiques locales ; les volumes in-4° cartonnés et couverts d'une jaquette sont imprimés sur un papier fort épais et comportent une importante iconographie : on revient ici, après un passage par un format plus modeste dans les *Materiali del Museo archeologico di Tarquinia*, à la présentation luxueuse des Σικελικά qui, du reste, ne se sont pas poursuivis depuis quelques années ; souhaitons que ce parallèle ne soit pas de mauvais augure pour la nouvelle collection, car il y a beaucoup à publier et beaucoup à réfléchir sur la région de Pérouse.

De ce point de vue, ce premier volume, tiré d'une *tesi di laurea*, reste comme souvent bien trop timide ; l'auteur s'en excuse d'ailleurs dans l'introduction (p. 7), mais force nous est de constater qu'avec un peu plus de hardiesse il aurait pu développer des conclusions originales sur le Chiugi, région dépendante de Clusium (cf. p. 87 : c'est p. 30-31 qu'il aurait fallu le montrer au lieu d'hésiter entre la thèse déjà ancienne de Bianchi-Bandinelli et celle de L. Banti, qui annexe la région à Pérouse dès l'époque étrusque) qu'il étudie en deux parties hétérogènes : la seconde est un catalogue des quelques objets, dont la moitié dépourvue de contexte, conservés dans le petit Antiquarium communal de Castiglione, au bord du lac Trasimène ; la première, à laquelle nous nous attacherons davantage, est un répertoire topographique du Chiugi.

Ce territoire situé entre le Chiana (*Clanis*) et le Trasimène est étudié successivement sous plusieurs aspects : géologie et relief, sources antiques, historique des découvertes, répertoire des tombes et mobiliers classés topographiquement, voies. L'auteur doit ici affronter un paradoxe dû, comme ailleurs, à l'ancienneté de la plupart des fouilles : il travaille sur un terroir rural, marqué par l'absence de monuments et de sites urbains, dépeuplé à l'époque de l'invasion gauloise, soumis entre le milieu du IIe siècle et Sulla à un régime latifundiaire, exploité sans doute auparavant par des esclaves et des affranchis (les *lautni* des inscriptions, mais rappelons que l'équivalence *lautni-liberti* est trompeuse), dont il importerait donc de situer les centres d'habitat ; cependant, on n'en connaît pratiquement que les tombes isolées et les petites nécropoles, et même si celles-ci, avec le riche répertoire épigraphique des urnes du IIe siècle, permettent des conclusions intéressantes dans la lignée des travaux de M. Cristofani, nous restons très loin de ces cartes de terroirs antiques que fournit depuis nombre d'années déjà l'archéologie britannique et qu'on commence à voir apparaître en France avec notamment les travaux de G. Chouquer sur le Finage. Même remarque sur les voies (p. 79-84) : l'étude est intéressante et fine, même si elle suppose

un conservatisme presque absolu des routes modernes superposées au double réseau antique (la construction de la via Cassia ayant rendu caduc un réseau préexistant), mais les trop nombreuses photographies de tronçons modernes n'apportent rien, tandis que la photographie aérienne, fondamentale dans ce domaine, n'a pas été utilisée. Un travail utile et intéressant donc, mais qui aurait gagné à être développé et approfondi avec notamment le recours à des techniques modernes qui ne sont pas bien difficiles à mettre en œuvre dans un cadre géographique aussi réduit.

Richard ADAM.

Enzo LIPPOLIS, *La necropoli del Palazzone di Perugia. Ceramiche comuni e verniciate* (coll. « Archaeologia Perusina », 2) : Rome, Giorgio Bretschneider, 1984, 147 pages, 38 planches hors-texte.

La jaquette est aussi trompeuse que luxueuse : il faut la retirer pour lire le sous-titre qui limite sérieusement le propos. En effet, cette nécropole importante à laquelle appartient l'hypogée des Volumnii a été fouillée essentiellement entre 1792 et 1799, puis entre 1844 et 1847, et une grande partie du mobilier s'est trouvée dispersée dès 1855 (p. 16) ; mais les monnaies, les autres mobiliers non céramiques, des croquis des tombes existent encore, et que les associations soient le plus souvent perdues n'implique nullement qu'on restreigne l'étude à la céramique, encore moins que le titre ne l'indique pas clairement ; de plus, dans cette perspective strictement céramologique, des notices concernant le plan des tombes (p. 11) ou leur épigraphie (p. 12-13) perdent tout intérêt. Venons-en donc aux vases, puisqu'ils constituent l'essentiel de l'étude : ils sont regroupés par catégories technologiques et morphologiques (vernis noir, vernis rouge, vernis rouge interne, commune, impasto gris, amphores), avec une introduction générale pour chaque catégorie et une introduction particulière pour chaque sous-catégorie ; des notices intéressantes, qui montrent que l'auteur est bien informé des recherches les plus récentes, précisent la chronologie et la provenance possible de chacune des séries ; mais avec quelle complexité ! non seulement l'auteur n'effectue aucun choix entre les différents systèmes proposés (par exemple, pour les vernis noirs, PASQUINUCCI, FALCONI AMORELLI, LAMBOGLIA, CRISTOFANI, ARIAS, BALLAND, MOREL — ce dernier ayant pourtant proposé une classification ouverte fort commode), mais il superpose un classement propre qui brouille encore un peu plus les pistes et rend le travail presque illisible pour qui n'est pas spécialiste de la céramique hellénistique. Bien sûr, avec 614 vases étudiés dont 145 formes dessinées, l'ouvrage est utile, mais surtout comme document technique ; pour une édition aussi luxueuse et dans une collection qui voudrait toucher le grand public, la rédaction se perd dans le détail et n'atteint pas de synthèse : elle est prématurée, provenant d'ailleurs d'une *tesi di laurea*, que son auteur n'a pas suffisamment revue pour en tirer des conclusions dignes de publication.

Richard ADAM.

Archeologia Laziale V (Quaderni del Centro di Studio per l'Archeologia Etrusco-Italica, 7) : Rome, Consiglio Nazionale delle Ricerche, 1983, 1 vol. in-4°, 177 pages.

Saluons ici le tome V d'un périodique dont les responsables œuvrent avec succès pour la préservation et le développement du patrimoine archéologique de Rome et du Latium. Conformément à l'usage les articles (au nombre de vingt-trois) qui s'y succèdent présentent chacun en quelques pages les dernières découvertes archéologiques ou épigraphiques faites dans cette région. Ces « notizie » conduiront le lecteur de l'âge du bronze (E. Biddittu-E. Segre Naldini, *Ceramica del bronzo a Fontana Liri* (*Frosinone*) au IXe siècle de notre ère (D. Whitehouse, *L'abbazia di Farfa*; U. Broccoli, *Ricerche su Gregoriopoli*). A en juger par le rapport de C. M. Stibbe, l'importance des fouilles menées pour la cinquième année consécutive (1981) à Satricum ne se dément pas. En effet la découverte, dans la partie sud-ouest de la cité antique, d'une nécropole que certains indices autorisent à croire volsque va relancer sur des bases nouvelles le problème de la date à laquelle, dans la première moitié du Ve siècle, les Volsques s'emparèrent de cette bourgade. Bref un fascicule actuellement irremplaçable, dans la mesure où il favorise la diffusion de données dont la publication définitive exigera sans doute beaucoup de temps encore.

Jean-Claude Richard.

Franca Parise Badoni et Maria Ruggeri Giove, *Alfedena. La necropoli di Campo Consolino* (*scavi 1974-1979*) : Chieti, Soprintendenza Archeologica dell'Abruzzo, 1980, LI-211 pages, 4 plans hors-texte, nombreuses illustrations et 53 planches dans le texte.

Au début de ce siècle, et principalement dans les *Monumenti Antichi* de 1901, L. Mariani publiait 1.400 tombes de la nécropole de l'antique Aufidena dégagées dans la seconde moitié du siècle dernier. C'est moins du dixième de ce nombre — 132 tombes explorées par leurs soins — qu'éditent ici F. Parise Badoni et M. Ruggeri Giove. Et pourtant nous en retirons beaucoup plus d'informations, grâce à une fouille conduite et publiée de main de maître. Le but des auteurs était triple : vérifier les associations de matériel, souvent bouleversées au musée d'Alfedena depuis les campagnes de Mariani ; observer la disposition individuelle des tombes et de leur mobilier ; étudier les rapports des tombes entre elles, en plan comme en stratigraphie. Sur ces trois points, les résultats sont exposés de façon dense et claire dans une introduction synthétique qui contient aussi des commentaires généraux sur les diverses classes de matériel céramique et métallique, et que suit le catalogue des trouvailles, tombe par tombe. L'illustration graphique et photographique est abondante et, surtout pour les plans et les dessins, de grande qualité. On peut regretter la maigre place faite à l'enquête parallèle des auteurs dans l'habitat antique, et, dans ce qui devrait constituer à l'avenir un ouvrage de référence pour l'étude de cette région, l'absence d'*indices* consacrés aux types d'objets, aux sites de comparaison, aux *notabilia varia*.

Les sépultures publiées ici couvrent la fin du VIe siècle avant notre ère et le Ve siècle, surtout dans sa première moitié. Ce sont presque toujours

des tombes à fosse avec un caisson de dalles, dont le mobilier, fût-il pauvre, comprend immanquablement des fibules et deux vases à verser et à boire destinés aux libations. Elles sont le plus souvent surmontées d'un tumulus de pierres contenant les débris de vases brisés intentionnellement. Parmi les divers pôles d'intérêt de ce livre nous retiendrons surtout les observations quant à la disposition des groupes de sépultures qu'ont permises une fouille conduite méthodiquement, sans hâte et de façon extensive, la minutie exigeante des auteurs, la précision des relevés, et la relecture de MARIANI à la lumière des découvertes récentes. Elles mettent en évidence deux genres de groupement. Le premier laisse entrevoir les structures de parenté d'un clan hiérarchisé de pasteurs et d'agriculteurs (on aimerait à cet égard que fût précisée la pensée des auteurs sur les causes — sociales? chronologiques? les deux à la fois? — de la différenciation des tombes quant au mobilier et à l'emplacement). Le second — et dans ce cas les tombes contiennent parfois des armes — voit les structures de parenté recoupées par les fonctions sociales spécifiques d'une aristocratie guerrière. Dans ce dernier cas, les tombes masculines prédominent, mais on décèle aussi la position éminente de quelques femmes âgées ; et les sépultures sont disposées en cercle autour des tombes les plus riches, qui elles-mêmes entourent un espace central vide sans doute réservé aux rites.

Ces hypothèses, exposées avec prudence (voir par exemple le développement d'ensemble sur les tombes « a circolo » de l'aire italico-orientale, p. XXXVI-XXXVII), ressortissent à la tendance sociologique qui anime actuellement l'archéologie funéraire de l'Italie antique et qui conduit des chercheurs comme F. ZEVI, B. D'AGOSTINO, G. BUCHNER, D. RIDGWAY, A. BOTTINI, E. GRECO, M. CÉBEILLAC, à donner une nouvelle orientation à l'exploration des nécropoles, à Castel di Decima comme à S. Valentino Torio, à Pithécusses comme à Agropoli, à Megara Hyblaea comme à Alfedena (mais aussi, ailleurs, à Érétrie comme à Pézenas). Dans le cas présent, la détermination du sexe et de l'âge des défunts par des procédés anthropologiques donne à cette enquête un poids singulier.

J'insisterai moins sur le matériel lui-même, pourtant excellemment présenté et étudié. Les productions locales prédominent, les vases grecs sont absents, et les importations ou les influences extérieures proviennent en grande partie de la Campanie septentrionale, par la vallée de ce Volturne dont les sources sont à quelques kilomètres d'Alfedena : on peut faire à cet égard pleine confiance à F. PARISE BADONI, grande connaisseuse de cette région et qui a naguère publié les vases campaniens à figures noires du musée de Capoue. A cette exception près, Aufidena apparaît au fil des pages comme un centre important mais assez fermé sur lui-même, et dont les contacts avec les régions limitrophes de l'Italie se limitent souvent à des échanges sporadiques au long des « tratturi ».

Au cours des dernières années, sous l'impulsion de A. La REGINA, le Samnium molisan avait fait l'objet d'enquêtes plus poussées que le Samnium abruzzais. Ce beau livre compense en partie ce déséquilibre, et apporte une contribution de premier ordre à l'archéologie de l'Apennin central.

Jean-Paul MOREL.

Vittorio Galliazzo, *Sculture greche e romane del Museo Civico di Treviso* (Collezioni e Musei archeologici del Veneto) : Rome, Giorgio Bretschneider editore, 1982, 250 pages in-4°, nombreuses illustrations dans le texte.

Le Museo Civico de Trévise est avant tout l'œuvre d'un homme, l'abbé et professeur Luigi Bailo, qui, à partir de 1879 et jusqu'à sa mort en 1932 rassembla infatigablement des œuvres acquises sur le marché antiquaire de la Vénétie aussi bien que de Rome. L'histoire compliquée et pittoresque de cette collection, minutieusement retracée par l'auteur, explique son caractère composite, surtout en ce qui concerne les sculptures ne provenant pas du territoire de la *Venetia*, têtes, statues et stèles, qui forment la première partie de l'ouvrage. La tâche d'un éditeur s'en trouve fort compliquée, mais V. Galliazzo ne nous en donne pas moins une série de notices extrêmement détaillées, appuyées sur une bibliographie considérable, qui constituent autant de petits articles et ont le mérite de révéler mainte pièce inédite : au total, malgré quelques flottements (l'absence d'usage du trépan courant sert successivement, dans les notices 1, 2, 5, 8, 32 etc., à assigner certaines œuvres à des époques qui oscillent entre le IV^e^ siècle avant notre ère et le II^e^ siècle de notre ère), une intéressante publication complète de petite sculpture, où l'on souhaiterait parfois que l'illustration, par ailleurs de grande qualité, reproduisît les œuvres sous des angles plus variés. Notons une petite tête punique archaïsante (23), de beaux portraits d'époque antonine (32 à 34), un couvercle de sarcophage polychrome (52). Certaines pièces composites, comme 32 et 35, pourraient avantageusement être démontées par les responsables du Musée.

Mieux insérées dans un terroir sont les sculptures provenant de la *Venetia*, auxquelles est consacrée la seconde partie de l'ouvrage. Ici encore signalons des têtes intéressantes, en ronde bosse ou en haut relief, de la fin de la République ou du début de l'Empire (54, 55, 57, 58) ; mais aussi des *imagines clipeatae* (l'une d'elles, 62, est étrangement insérée au bas d'une stèle ; une autre, 71, très belle, provient d'Altinum), des stèles et édicules funéraires originaux (noter 61, avec son acrotère, et 64, sculpté sur trois côtés), des inscriptions parfois inédites (61), un sarcophage à *ascia* (83).

Sur le cortège marin 53, l'absence de figuration des flots n'est pas spécialement « singolare » (p. 156), et se retrouve dans le « See-Thiasos » de l'Autel de Domitius Ahenobarbus ; et comme sur ce dernier, du reste à peu près contemporain, un étendard, qu'enserre ici dans ses spires un des monstres, ferait penser, quoi qu'en dise l'auteur, à l'activité d'un illustre personnage plutôt qu'au « voyage des âmes vers les îles des Bienheureux ». Tantôt curieuses (75 : Junon sacrifiant?), tantôt ingénieuses (76 : Janus double flanqué d'Angerona?), les interprétations de V. Galliazzo sont, presque toujours, amples et stimulantes.

On retiendra de ce très beau volume, entre autres impressions, la vitalité et l'originalité d'un art local, particulièrement lors des dernières décennies de la République et à l'époque julio-claudienne, dans cette région du fond de l'Adriatique, aux abords et en marge du grand centre d'Aquilée.

Jean-Paul Morel.

Henri STIERLIN, *Hadrien et l'Architecture romaine* : Fribourg (Suisse), Office du Livre, 1984, un vol. in-4° de 224 pages et 135 fig.

Cet ouvrage est l'œuvre d'un architecte qui a voulu pénétrer les intentions profondes de son lointain confrère, l'empereur Hadrien. Historien de l'art, il aborde son sujet en technicien, et le renouvelle profondément. La thèse d'ensemble est que tous les édifices créés par Hadrien furent autant de moyens pour affirmer la mission divine du prince, guide divin placé par les dieux à la tête de l'Univers. Telle serait la signification du nouveau Panthéon, celle du prétendu Théâtre maritime de la villa d'Hadrien, à Tivoli, celle du prétendu Poecile, dans la même villa, et où il faut, nous dit-on, reconnaître un hippodrome, un cirque où le mouvement des chars symbolise celui des astres. Dans la Piazza d'Oro, l'empereur se serait présenté en Nouveau Dionysos et, au Canope, en Nouveau Sérapis. L'ensemble de la villa proclamait ainsi la divinité du prince et son emprise sur l'Univers.

Le chapitre central du livre (central comme l'est, dans la villa le monument lui-même) concerne le « Théâtre Nautique », cet édifice mystérieux, entouré d'un portique circulaire et offrant, au centre, un îlot, entouré d'un bassin annulaire ; l'îlot est occupé par un pavillon, dont on nous révèle ici la signification, par comparaison avec l'oisellerie de Varron, qui fait elle-même l'objet d'une étude fort intéressante. Cette « oisellerie », inspirée d'un édifice royal d'Attale III, ne serait qu'une image du cosmos, paradis terrestre où s'ébattent oiseaux et poissons, où poussent arbres et végétaux fleuris. Au centre, un *triclinium* autour d'une table ronde, susceptible de tourner sur son axe. Au ciel, au-dessus des dîneurs, une coupole de bois contient une machinerie qui reproduit le mouvement des astres et indique les heures ; une flèche, reliée à une girouette placée au-dessus de la coupole, marque la direction du vent. On reconnaît là le premier maillon, à Rome, d'une tradition qui comprendra le *cenatio* de la Maison d'Or et, on le découvre ici, le « Théâtre maritime » de Tivoli. Au centre de ce pavillon, aurait siégé le prince, comme, autrefois, le faisaient les souverains Achéménides, dans leur tente et des rois hellénistiques, comme Ptolémée Philadelphe, en *cosmocratores*, entourés de toute la création et sous le ciel divin.

A Rome, le Panthéon aurait présenté une signification analogue, Hadrien se plaisant à rendre la justice, sous la lumière de l'*oculus*, parmi toutes les divinités, et comme l'une d'elles (on pense au temple de Jupiter, avec l'ouverture ménagée dans le toit). La structure de l'édifice est analysée avec précision, et l'on révèle aux profanes les habiletés d'architectes qui ont permis d'élever ce prodigieux cylindre, surmonté d'une coupole. On montre comment celle-ci est formée de couronnes en encorbellement, faites de matériaux de plus en plus légers, à mesure que l'on va vers le haut.

Ce livre est d'une grande audace. Certaines pages ne sont pas sans déconcerter, d'autant plus que, destiné à un large public, et luxueusement illustré, l'ouvrage ne comporte pas d'appareil de référence. Celui-ci existe, on le devine, mais l'esprit du lecteur se sent parfois suspendu, comme la coupole d'Hadrien, à des hauteurs vertigineuses, sans filet. En dépit de ces audaces, peut-être à cause d'elles, l'historien se sent provoqué par la richesse

du texte, où l'on trouve, résumé en quelques pages, le problème — toujours ouvert — de la divinisation des souverains. Ce qui devrait suggérer, à des chercheurs moins hardis, de reprendre la question en tenant compte de ce qu'ils liront ici. Et ils devront remercier M. Stierlin pour les riches matériaux que contient cette brillante analyse.

Pierre Grimal.

A. Carandini, A. Ricci, M. de Vos, *Filosofiana. La villa di Piazza Armerina* : Palermo, S. F. Flaccovio editore, 1982. Un vol. in-4° de 414 pages et 232 fig., III planches ; un porte-feuille de 65 planches.

Ce beau volume, consacré à ce que les auteurs appellent « le monument rural le plus connu de l'Antiquité, après les villas de Tivoli et de Spalato », ne se présente pas comme une publication (impossible, nous dit-on, étant donné la manière dont la villa a été dégagée et ses ruines « protégées ») mais comme une étude d'ensemble, avec une description de ce qui est actuellement visible. La partie descriptive est précédée de plusieurs chapitres qui exposent les différents milieux (chronologique, social, économique, politique, artistique) dans lesquels il convient de replacer ce monument. C'est pourquoi les auteurs ont commencé par résumer ce que l'on sait de l'histoire des structures agraires en Sicile : aux premiers petits établissements grecs du VI^e^ au IV^e^ siècle avant J.-C. avaient succédé des *latifundia* exploités par des troupes d'esclaves (du III^e^ siècle avant J.-C. au III^e^ siècle de notre ère). Puis ce fut le temps de grandes propriétés appartenant à un seul maître, mais divisées en exploitations familiales confiées à des *coloni* libres. Le « patron » n'est plus absentéiste ; il réside dans sa « villa », ou y fait de longs séjours. Cette transformation se produisit en Sicile au début du IV^e^ siècle, au moment où Constantin prenait le pouvoir. L'époque était favorable à la construction de grandes demeures domaniales. Les grands seigneurs qui s'installent ainsi sont des sénateurs qui font une carrière dans l'Empire et gouvernent des provinces.

A partir de ces données, les auteurs tentent de trouver un personnage susceptible d'avoir élevé la villa de Piazza Armerina, et leur choix de porte sur L. Arcadius Valerius Proculus Populinius. Les raisons de ce choix sont multiples : ce que nous savons des origines provinciales de ce Valerius, dont la famille est africaine, les fonctions qu'il a exercées en Afrique, de la Maurétanie à la Tripolitaine, les jeux qu'il fut amené à donner, à Rome, lors de ses différentes magistratures, le fait qu'il fut gouverneur de Sicile, puis préfet de la Ville à deux reprises et consul ordinaire en 340. D'autre part, il semble bien établi, par les quelques éléments de datation accessibles, que les travaux débutèrent vers 315. Enfin les mosaïques qui décorent le long couloir qui s'étend entre le péristyle antérieur et la « basilique » montrent des scènes où l'on voit la capture de bêtes sauvages dans des pays situés entre la Maurétanie (ou la Numidie) et les confins de l'Inde. On ajoute que la coiffure des Néréides qui figurent sur une autre mosaïque est celle que l'on attend entre 320 et 340.

Avant la grande villa, s'élevait sur ce terrain un établissement rural, datant peut-être du I^er^ siècle de notre ère. La villa elle-même resta en fonc-

tion jusqu'à l'époque byzantine, puis un petit village s'établit sur ses ruines.

S'il est vrai que ce fut la résidence d'un grand seigneur, pendant un temps gouverneur de l'île, on s'explique que cette villa comprenne une partie « officielle », où Valerius exerçait ses fonctions, et une partie « privée », moins ornée, destinée surtout à la domesticité et au service.

Chemin faisant, les auteurs rencontrent des faits qui s'expliquent par la tradition des villas *pseudo-urbanae* : le fait que l'on y trouve des édifices semblables à ceux des villes, que le décor évoque, aussi, les divertissements de la ville, que les salles thermales y soient développées, ainsi que les jardins.

D'une manière générale, le « programme » de la décoration — mis à part ce qui concerne les jeux et la capture des animaux destinés à y figurer — est assez semblable à ce que l'on trouve ailleurs : évocations de légendes qui ont, peut-être, valeur de symboles et parlent de la victoire remportée par les humains sur les forces brutales : Orphée, Ulysse et Polyphème, Éros et Pan, Gigantomachie, etc. Peut-être pourrait-on analyser cette symbolique d'une autre manière, moins globale. Ainsi le concours de lutte entre Éros et Pan, où le premier est « soutenu » par des adolescents et le second par ce que l'on peut sans doute considérer comme des célébrants bacchiques relève peut-être d'une symbolique de l'âme. On ne peut manquer d'être frappé, non plus, par le grand nombre de scènes où figurent les Amours, engagés dans diverses activités (pêche, notamment). Il est peut-être un peu simple de penser que l'abondance de scènes maritimes s'explique par le fait que la villa est éloignée de la mer et que le voisinage de celle-ci était généralement recherché. L'image remplacerait la réalité.

Les auteurs ont essayé de définir la « mentalité » du propriétaire, responsable du programme décoratif. Ils parlent non pas de « culture », en général mais de *cultura del potere*. Ils le définissent comme un homme qui tire vanité de sa carrière politique et jouit de sa puissance. On pense irrésistiblement à Trimalchion, qui a fait, lui aussi, représenter des jeux de l'amphithéâtre et, peut-on dire, son *cursus*. Valerius Proculus (s'il s'agit bien de lui) n'était-il donc qu'un Trimalchion constantinien?

Pierre GRIMAL.

Recueil général des mosaïques de la Gaule. X^e^ Supplément à *Gallia*. — Henri LAVAGNE, III. Narbonnaise, 1 : Paris, Éditions du C. N. R. S., 1979, un vol. in-4° de 181 pages, LXII planches, 14 figures dans le texte. — Janine LANCHA, III. Narbonnaise, 2 : Paris, Éditions du C. N. R. S., 1981, un vol. in-4° de 319 pages, CLXXXII planches, 23 figures dans le texte. — Catherine BALMELLE, IV. Aquitaine, 1 : Paris, Éditions du C. N. R. S., 1980 ; un vol. in-4° de 197 pages, CXII planches, 28 figures dans le texte.

Le monumental Supplément X à *Gallia* se poursuit, avec trois beaux volumes, après ceux que H. STERN avait consacrés à la province de Belgique, puis à la Lyonnaise, avec la collaboration de M^me^ BLANCHARD-LEMÉE, et MM. J.-P. DARMON et H. LAVAGNE, également à la Lyonnaise.

Le premier fascicule pour la Narbonnaise rassemble les mosaïques dé-

couvertes dans la région qui s'étend entre Avignon et Valence, c'est-à-dire, nous dit-on, le territoire occupé par les peuples de la Confédération des Cavares. Il est en effet judicieux de choisir, comme cadre géographique, celui du peuplement antique, et pré-romain (un regret, c'est qu'un rapide croquis ne vienne pas préciser, graphiquement, l'extension du domaine choisi). La méthode suivie consiste non seulement à republier les fragments qui existent encore, mais à reprendre les documents d'archives, dont beaucoup sont inédits. Le dépouillement est considérable, pour les trois fascicules rassemblés ici ; il est fait avec la plus extrême minutie. Le vieil (et inexact) *Inventaire des mosaïques de la Gaule* est remplacé très avantageusement. Les auteurs ont, en outre, ajouté des mosaïques médiévales, qui ne sont pas dépourvues d'intérêt et marquent la continuité.

Un effort a été fait pour établir une chronologie, au moins approximative, des monuments. H. Lavagne montre que, dans la région qu'il étudie, une première phase (entre le I^er^ siècle de notre ère et 150 environ) est la plus riche, ce qui prouve la rapidité avec laquelle s'est répandue la mosaïque (donc le mode de vie) venue d'Italie ; des types attestés à Rome et en Campanie dès la fin de la République apparaissent ici en abondance. Puis, entre 150 et 250, on discerne la naissance d'un style plus original, avec des motifs floraux, sous l'influence, semble-t-il, des ateliers viennois, peut-être lyonnais, qui répandent le goût de décors multiples ; mais ici, des motifs sont traités de manière plus sévère, sans l'exubérance des mosaïques de Saint-Romain en Gal, par exemple. H. Lavagne peut écrire que « les mosaïques de ce fascicule présentent davantage d'affinités... avec la production ancienne de Nîmes qu'avec celle, plus tardive, de Vienne ou de Lyon... Il faut supposer un courant d'échanges plus accusé entre la rive gauche et la rive droite du Rhône qu'entre le Rhône moyen et le sud de la Provence ». Conclusion de grande conséquence pour l'histoire de la civilisation en Narbonnaise.

Une quatrième phase commence avec les Sévères et se poursuit très longtemps, jusqu'au V^e^ siècle, comme l'attestent les mosaïques de Saint-Paul-Trois-Châteaux, dont « les décors sont nettement influencés par les mosaïques de l'Orient ».

Le volume sur la Narbonnaise 2 est consacré au territoire des Allobroges, les sites principaux étant ceux de Vienne, de Saint-Romain-en Gal et Sainte-Colombe. Nous sommes au centre même du style « gallo-romain ». Ce style, nous dit-on, se définit par trois traits principaux : la constitution d'un répertoire de canevas (hexagones, svastikas, quadrillage droit, quadrillage de bandes croisées, lignes de cercles, demi-cercles, quart de cercle, etc., selon une chronologie (assez confuse mais peut-il en être autrement?) allant de 50 après J.-C. à 200, selon les types ; puis un répertoire végétal riche et varié ; enfin le nombre assez grand de mosaïques figurées (sujets dionysiaques, deux scènes du cycle héracléen, sept de sujet marin, et scènes diverses : Achille à Scyros, lutte de Pan et d'Éros, Orphée, Ganymède, etc.). La qualité des planches (générale pour ces trois volumes) permet d'avoir commodément à sa disposition les « saisons », les « travaux des champs », les athlètes, justement célèbres, et qui sont ici commentés avec pertinence.

Le volume consacré à Aquitaine 1, nous transporte dans le Piémont Pyrénéen (entendez la région du Couserans, le Comminges, le pays des Benarnenses, celui des Bigerriones, celui des Iluronenses). Ici, peu de villes, mais de nombreux domaines. Les mosaïques sont classées en deux groupes : le premier « représenté principalement par les mosaïques de Saint-Bertrand-de-Comminges comprend surtout des pavements exécutés en *opus tessellatum* noir et blanc... » Ce style est parent des pavements italiens noirs et blancs « de la fin du Ier siècle avant J.-C. ». Ce qui nous renvoie à la première phase déterminée par H. Lavagne dans le pays d'Avignon et Valence (ci-dessus) : donc, sans doute, à la période de colonisation et de romanisation intensive liée à l'activité de Pompée. Le second groupe serait, dans l'ensemble, postérieur au IVe siècle : il comprend le plus souvent « des compositions géométriques à structure répétitive ». On peut y voir une sorte de *koinè* issue du style de Vienne, et généralisée dans la Gaule des grands propriétaires au Bas-Empire. A la vérité, il faut aussi faire intervenir des influences plus lointaines ; les thèmes décoratifs voyagent beaucoup. On notera tout particulièrement les ensembles utilisant le thème du portique. Le caractère incongru d'un tel décor, introduit sur une surface horizontale, laisse supposer l'intention d'imiter des mosaïques, ou des peintures destinées à orner des murs. Cela semble assez évident pour la mosaïque du pommier, à Taron, qui projette sur un tapis de sol un motif mural bien attesté depuis la Villa de Livie.

La diversité des styles que représentent les mosaïques rassemblées dans ces trois volumes nous trace ainsi un tableau à la fois géographique et chronologique de la romanisation et, parallèlement, de la naissance d'une « culture » partiellement originale dans trois régions importantes de la Gaule méridionale : à l'imitation quasi servile des modèles italiens succède le rayonnement et l'esprit d'invention des grandes cités du Rhône moyen, jusqu'au moment où, avec le Bas-Empire, les thèmes décoratifs se diluent, le géométrique l'emportant sur les représentations figurées, qui, de toute façon, n'apparaissent guère que pendant la période moyenne de cette longue évolution. On croit percevoir une sorte de parallélisme entre l'histoire de ce mode de décoration et celle de la création littéraire : ne peut-on rapprocher des scènes « intimistes » de Saint-Romain-en-Gal et de Vienne (thèmes que l'on retrouve chez les Trévires) des petits contes insérés par Apulée dans les *Métamorphoses*, et, peut-être, imaginer quelque analogie entre les poèmes d'Ausone et les tapis, monotones et variés dans le détail, des mosaïques de Montmaurin?

Pierre Grimal.

J. M. Blazquez-T. Ortego, *Corpus de mosaicos de España*, fasc. VI, *Mosaicos romanos de Soria* : Madrid, 1983, 106 pages, 38 planches dont 13 en couleurs, 22 figures au trait.

Le Corpus des mosaïques d'Espagne s'enrichit d'un sixième volume, dû à l'excellent connaisseur qu'est J. M. Blazquez. A cet ouvrage, qui comprend les mosaïques de la province de Soria, ont également collaboré T. Or-

TEGO, le fouilleur de la célèbre villa de « Los Quintanares », M. C. FERNANDEZ CASTRO pour la villa de « Cuevas de Soria » et G. LOPEZ MONTEAGUDO. Comme dans les précédents volumes, les notices consistent en une brève synthèse des fouilles destinée à situer les pavements dans leur contexte archéologique, suivie de la description proprement dite des mosaïques, puis d'une étude stylistique. On remarquera que cette dernière partie s'est notablement accrue par rapport aux fascicules parus jusqu'ici et il faut en remercier les auteurs, qui offrent désormais de très riches séries de comparaisons empruntées aux diverses provinces de l'Empire romain et naturellement aux autres régions de l'Espagne, ce qui permet de cerner davantage la place du pavement étudié dans une production qui a tendance à s'uniformiser à mesure que l'on avance dans l'Antiquité tardive. — On suggérera une modification de présentation qui rendrait (dans les prochains volumes) la consultation plus aisée : au lieu d'indiquer la datation proposée à la fin de l'étude de chaque villa, il serait plus clair de l'indiquer après chaque notice, surtout lorsque la date ne convient pas à *toutes* les pièces de la même villa (exemple, p. 37). — Si les mosaïques présentées par J. M. BLAZQUEZ sont bien illustrées, on s'étonne, en revanche, que pour les vingt-huit numéros de la villa de « Cuevas de Soria », une seule photographie (d'ailleurs bougée) ait été fournie. Les dix-sept schémas graphiques ne remplacent pas les photographies manquantes, qui seules permettraient l'étude du « style » et de la technique de la mosaïque. Le spécialiste reste donc sur sa faim et devra attendre une future publication de M. C. FERNANDEZ CASTRO pour pouvoir apprécier réellement les pavements de cette très grande villa. — Enfin, on a jugé bon de mettre en appendice l'analyse du trésor de monnaies découvert dans les fouilles de la demeure, étude numismatique qui n'a évidemment pas sa place dans un corpus de mosaïques. — L'intérêt du volume est de présenter une production très homogène, groupée entre le milieu du IV^e^ siècle et le début du V^e^ siècle, comportant une variété de motifs de remplissage abondante (peu de représentations figurées, sauf un Bellérophon) et invitant à des comparaisons constantes avec l'Afrique romaine tardive, et l'Aquitaine des IV^e^-VI^e^ siècles. L'ouvrage sera indispensable à toute étude sur le décor des villas du Bas-Empire.

H. LAVAGNE.

David PARRISH, *Season Mosaics of Roman North Africa* (*Archaeologica*, 46) : Rome, Giorgio Bretschneider, 1984, 272 pages, 105 planches.

Le thème des Saisons est un de ceux que les mosaïstes antiques ont le plus représentés, notamment en Afrique romaine. D. PARRISH nous donne aujourd'hui une excellente monographie sur le sujet : un catalogue exhaustif de quatre-vingt-deux numéros, décrits, analysés, commentés, accompagnés d'une proposition de datation et présentés dans le style des *corpus* archéologiques, l'ensemble étant précédé d'une ample synthèse de 92 pages, qui pose avec netteté les problèmes iconographiques et chronologiques. La bibliographie de chaque notice et la bibliographie de la partie de synthèse sont impressionnantes par leur étendue (nous n'avons noté qu'une seule lacune à propos de la mosaïque du Calendrier de Thysdrus, l'article d'H. STERN

paru dans *R. É. L.*, 52, 1974, p. 68-74). L'intérêt de l'étude tient, en particulier, à la précision des descriptions, puisque les variantes dans les attributs des Saisons sont très nombreuses, même si des constantes apparaissent. Par différence, une sorte de « portrait-robot » des Saisons en Afrique du Nord se dégage, que l'on confrontera désormais avec les représentations analogues dans les autres provinces de l'Empire. Privilégiées dans les maisons privées (53 cas sur 82 exemples), les Saisons sont un symbole de la *felicitas temporum* entendue au sens le plus large. C'est une des raisons pour laquelle on les trouve souvent dans la « mouvance » de Bacchus, ou en compagnie d'Aiôn, qui règle leur succession dans l'éternité. Il est frappant de voir que leur période de plus grande fréquence et leur lieux de prédilection correspondent aux phases de plus grande prospérité de certaines villes : Thysdrus à la fin des Antonins et sous les Sévères (20 exemples sur les 24 de cette cité), Carthage au IVe siècle. Le problème des « cahiers de modèles » (*vexata quaestio* par excellence en matière d'iconographie) est abordé à plusieurs reprises et l'auteur marque sa faveur pour cette hypothèse. On sera plus réticent sur l'utilisation du rendu de l'espace comme critère de datation. Enfin, l'identification proposée de Xénophon sur un pavement de Sbeitla (qui serait la seule représentation connue de l'écrivain, en mosaïque) reste sujette à discussion. Il est dommage que l'illustration ne soit pas toujours à la hauteur de la qualité du texte ; beaucoup de clichés ne sont que des « repiquages » assez pâles de photographies d'ouvrages. La maison d'édition romaine qui présente des livres de ce genre, destinés à devenir des « ouvrages de référence », devrait consacrer à l'illustration davantage de soins. Quoi qu'il en soit, et malgré l'absence regrettable d'un index, avec le travail de D. Parrish, nous sommes maintenant mieux armés pour comprendre la mosaïque romaine d'Afrique.

Henri Lavagne.

Philippe Leveau, *Caesarea de Maurétanie. Une ville romaine et ses campagnes* (Collection de l'École française de Rome, 70) : Rome, 1984, IX + 556 pages, 251 figures.

Il y a un peu plus de dix ans, l'auteur présentait devant la Commission de l'Afrique du Nord une communication intitulée : *Paysanneries antiques du pays Beni-Menacer : à propos des « ruines romaines » de la région de Cherchel (Algérie)* (publiée dans *B. C. T. H.*, n. s. 8, 1972, p. 3-26). C'était le coup d'envoi d'une recherche dont cet intitulé indiquait l'intention principale et qui, avant d'aboutir au présent livre, fut jalonnée par des publications intermédiaires qui en marquaient les étapes et en signalaient les différents aspects (cf. *Bibliographie analytique de l'Afrique Antique*, X (1973-1974), p. 23 et 24 ; XI (1975), p. 20 et 26-27 ; XII (1976), p. 28-29 ; XIII (1977), p. 20, 24-25 et 32 ; XIV (1978-1979), p. 56, 64-65 et 74).

L'ouvrage fera date non point comme monographie de site (ce qu'il n'est pas) mais par l'attention portée à un territoire rural, et avec beaucoup d'efficacité en dépit de très faibles moyens. Comme il le dit lui-même, l'auteur ne se souciait pas de se laisser enfermer dans les remparts de Cherchel : « ... les circonstances et le désir de mettre en évidence l'assise maté-

rielle de la ville romaine m'ont rapidement amené à sortir de la ville pour en étudier la campagne » (p. 217). Cette hâte à franchir les murs est bien sensible dans l'économie du livre. Après un premier chapitre (p. 9-24) d'introduction historique, l'urbanisme de *Caesarea* est traité en un peu plus d'une cinquantaine de pages (sur plus de cinq cents) : chap. II, p. 25-80. Dans cet unique chapitre consacré au site urbain en tant que tel, on regrettera des lacunes, en particulier sur le port, expédié en trois pages sans illustration (p. 47-50). En dehors des fig. 27, 28, 29 et 30, on regrettera aussi la surface insuffisante des plans publiés, souvent réduits à la justification de la colonne (8 cm.), ce qui est aberrant pour des plans généraux (comme les fig. 2 et 3). A ce propos, soulignons que c'est en fait l'ensemble du livre qui souffre d'une véritable sous-illustration : la presque totalité des clichés ont été réduits à la colonne, parti tout particulièrement dommageable dans les chapitres consacrés aux campagnes, dans le cas de photographies qui donnent le plus souvent à voir dans leur entier des paysages archéologiques où le détail signifiant, excessivement réduit, disparaît (cf. par exemple, fig. 58, 61, 63, 68, 69, 72, etc.). Ajoutons que — « rigueur » obligeant sans doute — le livre n'a pas été imprimé sur papier couché, comme il l'eût été encore naguère, et que la reproduction des clichés y perd de surcroît en netteté.

Fondés sur l'exploitation des sources épigraphiques, les chapitres consacrés à l'étude de la société (chap. IV : L'aristocratie municipale, p. 89-141 ; chap. V : les catégories inférieures de la société de *Caesarea*, p. 149-208) répondent bien à l'attente, tandis qu'on peut déplorer la minceur du « chapitre » (p. 209-215) réservé à l' « antiquité tardive », laquelle est même totalement absente, archéologiquement parlant. Mais peut-on en faire grief à l'auteur, dont le véritable propos commence à la p. 217, au début de son chapitre VII, « Introduction à la géographie archéologique de la région de Cherchel »? Il ne faut pas oublier que cet ouvrage est une « thèse », au sens fort du terme, dont les visées sont clairement définies dans les pages d'introduction générale. « Mon but — écrit l'auteur, p. VI — était donc d'utiliser l'archéologie comme source pour l'histoire sociale en montrant comment elle permettait de rendre compte de l'organisation d'un espace rural dans l'Antiquité ». Dresser un atlas archéologique n'était donc pas suffisant : « Une analyse archéologique peut mettre en évidence une discontinuité entre une campagne organisée et exploitée par la ville et une autre lui échappant » (p. VII). Voilà l'intention et, à défaut de « méthode nouvelle » (l'auteur, p. 228, reconnaît honnêtement qu'il n'en a pas), l'état d'esprit qui anime toute cette seconde partie du livre, véritablement novatrice, même si la fine pointe du résultat recherché tient dans une dizaine de pages (p. 473-485) et une carte (fig. 249 : reproduite sur la couverture, tant elle est emblématique de l'entreprise) qui formulent l'essentiel de ce que la prospection nous apprend sur la « socio-topographie » des campagnes de *Caesarea*-Cherchel. Même si ce résultat peut paraître mince à certains (et en fait il ne l'est pas) par rapport aux ambitions affichées de l'auteur, reste que sa recherche nous vaut une abondante moisson de données solidement acquises qui, pour avoir été recueillies selon les méthodes les plus classiques, ne sont pas pour autant

les « plantes séchées » dont parlait un historien soviétique cité par Ph. Leveau (p. VI-VII). L'ensemble des chapitres VIII à XIII (p. 241 à 447)consacrés aux différentes parties du territoire rural de Cherchel constitue un inestimable recueil d'informations dont on admirera qu'elles aient pu être collectées par un homme seul, avec l'aide de quelques concours bénévoles. Chaque site prospecté (il y en a plus de 200) fait l'objet d'une petite notice descriptive, souvent illustrée (mais on a déjà déploré la faible surface de ces illustrations) ; les données céramologiques — rassemblées p. 449-464 dans un chapitre chronologique — sont analysées site par site, et souvent présentées dans un diagramme de répartition dont la valeur probante est évidemment fonction du nombre — parfois insuffisant — des occurrences de chaque catégorie de produits. Une carte de répartition des sigillées autour de Cherchel (fig. 244), en six volets, rassemble graphiquement les informations les plus signifiantes pour les datations et les distributions commerciales. Un chapitre final sur « Romains et Maures autour de *Caesarea* » (p. 487-500) termine le livre sur une note « politique ».

Les *indices* (bibliographique, p. 521-527 ; des noms, p. 528-531 ; géographique, p. 532-538 ; *rerum*, p. 539-542), les indications sur les sources (littéraires et épigraphiques), la table des figures, celle, développée, des matières, contribuent enfin à faire de cet ouvrage, heureux aboutissement d'une recherche féconde, un livre maniable et facile à consulter.

S. Lancel.

Hélène Benichou-Safar, *Les tombes puniques de Carthage. Topographie, structures, inscriptions et rites funéraires* (Études d'Antiquités Africaines) : Paris, éd. du C. N. R. S., 1982, 437 pages, 152 figures in-texte, 3 pl. hors-texte.

On sait que, pour la Carthage punique, la masse des données archéologiques de loin la plus importante provient de la fouille des nécropoles, en particulier à la fin du siècle dernier et au début de ce siècle. Mais les publications, rares, souvent allusives, peu ou mal illustrées, n'étaient pas à la mesure du travail accompli sur le terrain. Aussi, après un premier essai de synthèse — posthume et non définitif — de P. Cintas (dans son *Manuel d'Archéologie Punique*, t. II, Paris, 1976, p. 239-387), le livre de Mme Bénichou répondait à une attente.

Disons tout de suite qu'il y répond très bien, dans l'ensemble. Comme l'indique le sous-titre, l'ouvrage est aussi complet qu'il pouvait l'être. Il est bien conçu, et de consultation facile : la table des matières, très analytique, est doublée par plusieurs *indices*, dont (p. 419-420) un « *index* des tombes datées » (qui comporte quelques erreurs matérielles : par exemple, il n'est pas question, p. 338 du livre, du tombeau n° 14 de P. Gauckler) et un *index* général (p. 421-424). Comme il était souhaitable dans le cas d'utilisation de figures d'origines très diverses, la table des illustrations (p. 425-430) est complète et précise. Le plan comporte cinq grandes parties : 1. la topographie de la nécropole (p. 13-60) ; 2. les structures tombales (p. 61-170) ; 3. les inscriptions funéraires (p. 171-235) ; 4. les rites funéraires (p. 237-288) ; 5. la chronologie (p. 289-374).

Le difficile et si utile chapitre sur la topographie des nécropoles puniques de Carthage avait déjà fait l'objet d'une esquisse dans *Karthago*, 17, 1976, p. 5-35 ; elle est ici augmentée de trois nouveaux plans (les fig. 32-34) et de quelques ajouts (ainsi sur la fig. 24, relative à la colline de Byrsa, pour tenir compte des fouilles actuelles de la mission française). Quelques regrets : à propos de la fouille n° 1 (Douïmès) l'auteur révèle, p. 20, l'existence d'un « plan anonyme, dressé avec soin et qui semble tout à fait digne de confiance » ; certes, les indications de ce plan sont reportées sur la carte d'ensemble (pl. III), mais il eût valu la peine de le reproduire dans la série des plans partiels. De même, p. 22, on nous dit que le plan de Gauckler pour la fouille de Dermech a été modifié sur la base de différentes données dont « un plan manuscrit » : il était souhaitable de le publier. Il est de même dommage que la répartition des tombes ouvertes sur la « colline de Junon » par le P. Delattre n'ait pas été rendue sur un plan partiel, mais seulement indiquée de façon plus imprécise sur le plan d'ensemble (p. 28). Mais la bibliographie relative à ces plans et cartes (p. 34-49) sera très appréciée : elle garantit le sérieux de la recherche entreprise et donc le crédit qu'on peut lui accorder.

L'analyse des structures tombales (chap. II) repose sur un classement de type « spatial » : on distingue deux grandes catégories (A : les tombes sans puits, où les « ossements sont noyés dans la terre à assez faible profondeur » ; B : tombes avec puits) entre lesquelles se répartissent dix types de tombes dont un tableau synoptique (p. 63) indique la distribution et la fréquence par secteur. Ce classement n'échappera pas à la critique, et d'abord sur le premier critère retenu, celui de la plus ou moins grande profondeur de la sépulture : pour que ce critère ait une signification (de toute façon à notre avis aléatoire), il faut que cette profondeur ait été mesurée, non à partir du niveau de départ de la fouille, mais à compter du niveau de sol de nécropole contemporain du creusement de la tombe ; or, dans les fouilles anciennes (et même dans les travaux récents), cette indication n'est pratiquement jamais donnée. Il nous semble que ce n'aurait pas été anticiper sur le chapitre consacré aux rites (p. 237-288), où le problème est posé, que de faire de la distinction inhumation/incinération la base première du classement, plutôt que ce critère incertain de profondeur. Le classement typologique, par ailleurs clair et admissible, en aurait été simplifié, par élimination de distinctions douteuses (les « fosses individuelles à incinération » du type VII — p. 101-102 — qui ne sont pas vraiment des fosses auraient été ramenées au type III ou au type IV — p. 62). Ces réserves faites, ajoutons que l'étude des sarcophages et des auges (p. 124-135) et surtout celle des tombeaux bâtis (p. 135-165) sont sans reproche : on appréciera beaucoup à leur sujet les tableaux des p. 166-169.

Sémitisante avertie, l'auteur fournit sur les inscriptions funéraires une étude (son chap. III) dont l'archéologue seul n'aurait pas été capable. Précédé d'un commentaire philologique, le répertoire des épitaphes (p. 206-235) présente soigneusement quatre-vingt-dix-huit textes, tous déjà publiés. Reste à s'interroger sur la signification de l'absence ou de la présence d'une épitaphe. L'auteur propose une carte de répartition selon les nécropoles, fig. 93,

assortie d'un commentaire (p. 173-174) contestable : on constate que les textes sont concentrés dans le secteur nord du site (essentiellement dans la nécropole dite de Sainte-Monique), alors qu'au sud il n'y en a pas à Junon, et un seul à Byrsa (le nº 71, de contexte très incertain) : peut-on dire pour autant que cette région nord « représente sans doute le quartier aristocratique de la Ville des Morts » (p. 173)? En fait, ce que montre la carte, essentiellement, c'est que les nécropoles de haute époque (VII^e-VI^e siècles) sont exemptes d'épitaphes, lesquelles sont nombreuses en revanche dans les contextes funéraires récents (III^e-II^e siècles). Ce qui est mis en évidence, c'est le caractère très tardif de l'épigraphie funéraire : il ne faut pas en tirer des conclusions d'ordre économique, social ou politique.

Le chapitre sur les rites funéraires était spécialement malaisé, compte tenu de la minceur des observations relatées à cet égard dans les publications anciennes. On louera donc l'auteur de ses remarques très attentives (cf. en outre son article de *Karthago*, 18, 1978, p. 133-138). Il est d'autant plus regrettable que cet ouvrage millésimé 1982 (paru en fait au printemps 1983), mais dont on nous dit — cf. l'*avertissement*, p. 7 — qu'il a été achevé en 1977, n'ait intégré aucun des résultats des fouilles conduites ces dernières années dans la nécropole archaïque de Byrsa et publiées pendant l'élaboration du présent livre (cf. *Byrsa*, I, Rome, 1979, p. 255-270 et *Byrsa*, II, Rome, 1982, p. 263-364). Sur bien des points qui restent incertains ou mal attestés dans le livre de M^me^ Bénichou, ces fouilles apportent des confirmations et des illustrations (par exemple sur les traces de repas funéraires — cf. p. 84 et 279 dans le présent livre ; sur les empreintes laissées par ces cercueils — cf. p. 250-256 ; sur la position des squelettes dans les inhumations — cf. p. 257-258).

Le chapitre sur la chronologie nécessiterait à lui seul un compte rendu développé, tant les problèmes abordés y sont nombreux et complexes. On se limitera ici à quelques remarques. Ces considérations chronologiques sont essentiellement fondées sur l'étude comparative des mobiliers funéraires, particulièrement des céramiques. Les petites synthèses proposées, siècle par siècle, sont dans l'ensemble équilibrées. On s'étonnera cependant de ne pas trouver trace dans les mobiliers du VII^e siècle (cf. p. 291-298 et fig. 132 et 133) des « cooking-pots » (forme Cintas 58) omniprésents dans les tombes de Byrsa datées du milieu du VII^e siècle (cf. *Byrsa II*, Rome, 1982, p. 364). Le problème du V^e siècle et son pseudo- « trou » n'auraient pas été abordés de la même manière (cf. p. 304-310 et p. 388) si l'auteur avait connu la remise en ordre à ce sujet de J.-P. Morel (cf. notamment *Ant. Afric.*, XV, 1980, p. 29 sq.). En revanche, sur le problème du VIII^e siècle (p. 321-325), sur les constats de rite d'incinération à haute époque (p. 327-335), on trouvera des développements mesurés et probants. Avec raison, l'auteur fait justice (p. 336-337) des théories aventurées de P. Cintas sur les prétendues orientations systématiques des tombes.

Tout compte fait, en dépit de positions parfois peu critiques (cf. par exemple, la note 248, p. 337, qui contient en trois lignes deux affirmations surprenantes), M^me^ Bénichou-Safar nous livre un ouvrage qui servira longtemps de référence dans un domaine essentiel de l'archéologie du monde

phénico-punique. Cet ouvrage vient à son heure — et sans doute a-t-il un peu souffert, on l'a vu, de l'avoir légèrement devancée — alors que les équipes qui ont travaillé pendant quelque dix années à Carthage dans le cadre de la campagne internationale patronnée par l'Unesco en arrivent les unes après les autres au stade du bilan.

S. LANCEL.

CARIČIN GRAD I, Les basiliques B et J de Caričin Grad, Quatre objets remarquables de Caričin Grad, Le trésor de Hajdučka Vodenica, par N. DUVAL et M. JEREMIĆ, J. GUYON, G. CARDI, V. KONDIĆ, C. METZGER, V. POPOVIĆ, J. ERNER, édité par N. DUVAL et Vladislav POPOVIĆ (Coll. de l'École française de Rome, 75) : Belgrade-Rome, 1984, 193 pages et 193 figures, sept planches hors texte.

Primeur de la nouvelle collaboration franco-yougoslave sur le site de l'antique (de justesse) *Justiniana prima*, fondation de l'empereur Justinien au lieu de sa naissance. Il ne manque qu'un plan géographique de situation, pour le lecteur qui n'a pas eu en mains le catalogue de l'exposition consacrée en 1977 à ce site. Du moins la planche hors texte permet-elle commodément de le visiter en le survolant d'avion, et de situer ainsi le premier des deux édifices situés dans la ville (le second est malheureusement trop loin pour ne pas être « hors champ » : là aussi, un plan de situation, cette fois rapproché, n'eût pas été de trop ; du moins une « coupe sommaire (à bien petite échelle ; fig. 75) permet de se faire une idée de cet éloignement, mais sans que la situation par rapport à une voie antique soit évoquée.

La première partie est consacrée à une publication très soignée de l' « église B, dite basilique cruciforme » par J. GUYON et G. CARDI, L'abondance des plans et photographies permet de suivre sans peine une analyse technique poussée. L'édifice tire les particularités de son plan et de son élévation : de sa construction sur une forte pente de cette « cité perchée » sur un éperon, le long d'une grande voie bordée jadis de portiques. L'examen archéologique permet de reconstituer une église cruciforme, construite en contre-bas de la rue, dont la séparaient un narthex et un atrium, ce dernier entre deux petits portiques latéraux ; à droite et à gauche, des pièces annexes, de destination peu claire, flanquaient tour à tour atrium, narthex, et bras ouest de la croix grecque, cependant qu'une abside au fond d'un petit chœur prolongeait le bras oriental. Des parallèles balkaniques situent à la fois le genre et l'espèce de cette architecture protobyzantine d'un très grand intérêt.

Plus modeste est « L'église J au Sud de la ville, dite basilique à une nef », publiée par N. DUVAL et N. JEREMIĆ. Son isolement même pose un problème jusqu'ici insoluble. Cette chapelle à une nef, avec petite abside semi-circulaire à l'intérieur et polygonale à l'extérieur, est précédée d'un narthex flanqué de deux pièces, et d'un atrium, ces trois dernières parties manifestant de singuliers gauchissements du plan par rapport à l'axe de la chapelle proprement dite. De très beaux restes de carrelage ont été retrouvés *in situ*, ainsi que des traces de matériaux divers d'enduit et d'ornement (tesselles et marbres). Là aussi, d'intéressants parallèles replacent l'édifice

dans une série balkanique, et même proprement locale (parenté avec la chapelle triconique, ou église E). A noter, parmi les trouvailles, des restes de système d'accrochage des luminaires, et des monnaies, naturellement de la seconde moitié du VI^e siècle, ainsi que des croix de suspension et des restes de coupelles de verre, en particulier dans la « villa urbana » retrouvée près de la même église, et divers autres menus objets.

Dans le chapitre 3 (« Objets de Caričin Grad »), J. WERNER étudie un « support de pied en forme d'étrier » qui pourrait remonter au khaganat avar du VII^e siècle et se relie à toute une typologie de ces objets jusqu'en Asie centrale (Afghanistan du nord-est) : C. METZGER examine un panneau d'ivoire qui est un couvercle de boîte, représentant la guérison de l'hémorrhoïsse, d'un type iconographique datable de fin VI^e-début VII^e siècle, et « une ampoule à eulogie du type d'Asie Mineure » (sur ces objets, voir ici notre recension de Vivarium, p. 591). Enfin, V. POPOVIĆ expose les problèmes extrêmement difficiles des mélanges d'ethnies slaves et germaniques dans les Balkans du haut Moyen Age, sous le titre légitimement complexe « Un étui de peigne en os de type « mérovingien » et les objets d'origine ethnique étrangère à Caričin Grad ». Dans ce ressac balkanique de peuples assez vertigineux, on est encore plus stupéfait de constater la subsistance d'une langue romane comme le roumain !

Le chapitre IV est un peu « hors texte », puisqu'il présente un trésor de monnaies, de Léon I^er à Justinien, découvert à l'intérieur d'un « tétrapyrgos » du *limes* danubien. Là aussi, on peut espérer des cartes dans les prochains numéros de *Caričin Grad*. Mais cette acropole truffée d'églises de toutes tailles et formes est non moins prometteuse par l'importance de ses restes de monuments civils. Justinien méritait une exploration aussi approfondie de sa cité natale, à un carrefour topographique et chronologique aussi capital : entre Antiquité tardive et Moyen Age balkanique, sinon purement protobyzantin, au rendez-vous de tous les peuples qu'évoque l'étude de V. POPOVIĆ. On ne peut que féliciter archéologues français et yougoslaves pour ce travail aussi passionnant et fécond qu'il a été et continue d'être passionné et minutieux. A suivre, avec beaucoup d'intérêt.

Jacques FONTAINE.

Rivista di Archeologia, anno VII : Rome, Giorgio Bretschneider, 1983, 107 pages, 28 planches hors-textes.

Cette revue, déjà évoquée ici, nous parvient de temps en temps ; nous avons signalé naguère (*R. É. L.*, 58, 1980, p. 625) qu'elle ressemblait un peu à notre *Revue archéologique* de par son classicisme et son éclectisme ; le dernier numéro reçu ne contredit pas cette appréciation, mais semble s'orienter vers des monographies sur des sujets très ponctuels ou l'érudition déborde l'information, témoin cet article de G. HAFNER sur l'image de Virgile qui comporte 200 notes pour 10 pages et frôle l'illisibilité. Tandis qu'un autre auteur familier de cette revue, M^me F. GHEDINI, ne montre pas moins d'érudition pour disserter sur le groupe perdu d'Athéna et de Poséidon sur l'acropole d'Athènes, nous avons relevé sous la plume de G. CASTELLANA un parallèle intéressant, mais fragile et peu développé, entre le modèle de temple

de Sabucina (Sicile) et des précédents mycéniens, un article très technique de S. Pesavento Mattioli sur les activités du potier *Clemens* à propos d'un vase du musée de Torcello (musée qui a fait l'objet d'une monographie chez le même éditeur, cf. *R. É. L.*, 61, 1983, p. 442), et surtout, dans la rubrique « Tecnologia nell'Antichità » où l'on se demande d'ailleurs ce qu'il vient faire, un long article collectif d'archéométrie émanant du laboratoire de thermoluminescence appliquée à l'archéologie de l'Institut des sciences physiques de l'université de Milan, sur l'utilisation de cette technique pour authentifier des céramiques antiques : concret, précis et pédagogique, c'est le premier article compréhensible pour l'archéologue moyen que nous ayons eu l'occasion de lire sur la thermoluminescence.

Richard Adam.

Épigraphie et numismatique.

André Chastagnol, Marcel Leglay, Patrick Le Roux, *L'Année épigraphique*, année 1981 : Paris, Presses Universitaires de France, 1984, un vol. in-8° de 339 pages.

Comme de coutume, ce volume de l'*Année épigraphique* commence par rassembler un certain nombre de travaux importants concernant les institutions : les premiers consuls du règne de Tibère, les *Fasti* sous Claude, les voyages de Julia Domna, les Impératrices syriennes, une prosopographie des sénateurs sous Domitien, une étude d'ensemble du statut des *equites romani* sous le Haut-Empire, puis quatre mémoires concernant l'armée, etc. Notons la référence à une étude sur les *carmina epigraphica*, un sujet d'actualité après les rééditions récentes de l'*Anthologie latine*.

Après quoi viennent les inscriptions nouvelles ou celles que quelque élément est venu renouveler. Par exemple les *Fasti fabrorum tignariorum Vrbis Romae*, pour les années qui vont de 194 à 223 après J.-C. Ou encore le corpus des inscriptions découvertes au Largo Argentina (une cinquantaine de textes), parmi lesquelles on notera un certain nombre de funéraires et la mention d'un incendie, survenu (peut-être) sous Domitien. Parmi les inscriptions provenant de la « Villa Taverna », notons le cognomen *Lupercus*, attesté par Properce.

Vingt textes provenant d'Isola Sacra sont rassemblés (n^{os} 159-179) ; ils contiennent un grand nombre de renseignements sur la société du I^{er} siècle et du temps des Antonins ; parmi eux une dédicace (en grec) à Terra Mater qui « à Porto comme à Ostie, devait être en étroite connexion avec Cybèle », nous signale le commentaire. L'inscription de Satricum est étudiée une fois de plus et l'identité de Publius Valerius avec le célèbre *Poplicola* est confirmée. A Atina, mention d'une *via plostralis* construite par un affranchi à l'intention des villageois. Le terme n'était pas attesté jusqu'ici par un texte antique.

A Sepino (Région IV) mention d'un *campus*, avec une *piscina* et un portique ; la même chose à Ampurias (ici n° 563) : ensembles probablement conçus à l'imitation du modèle romain. Sulmone nous révèle, par une série d'inscriptions, le dieu Hercules Quirinus, peut-être oraculaire, apparemment conçu comme un dieu majeur, si l'on en juge par l'épithète de Saturnius